

CONDITIONS

ABONNEMENT.

AN..... \$1.00
 MOIS..... 0.50
 NUMERO..... 1c.

Entièrement payable d'avance.

Grognard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois. Un pour cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir. Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 25 Rue St Gabriel
 Boîte 2144 P. O. Montréal.

Feuilleton du Grognard

SCENES DE LA VIE DE BOHEME

(Suite.)

Tous les soirs, continua M. Mouton, Et bien une supposition : vous ne comprenez...

Très-bien ! dit Rodolphe.

Je lis un article qui n'est pas de votre opinion. Ça me mot en colère.

Et je me mange les sens, parce que je ne comprends rien.

Regardez-vous, monsieur Rodolphe, les journaux, c'est des monteries.

Des monteries ! hurla-t-il dans son nez le plus aigu, et les journaux sont des brigands, des follicules.

Cependant, monsieur Mouton...

Où, des brigands, continua Mouton.

C'est eux qui sont cause de tous les maux de tout le monde ; ils ont fait la révolution et les assignats ; vive Murat.

Pardon, dit Rodolphe, vous ne pouvez pas dire Murat.

Mais non, mais non, reprit M. Mouton ; Murat, puisque j'ai vu son portrait quand j'étais petit...

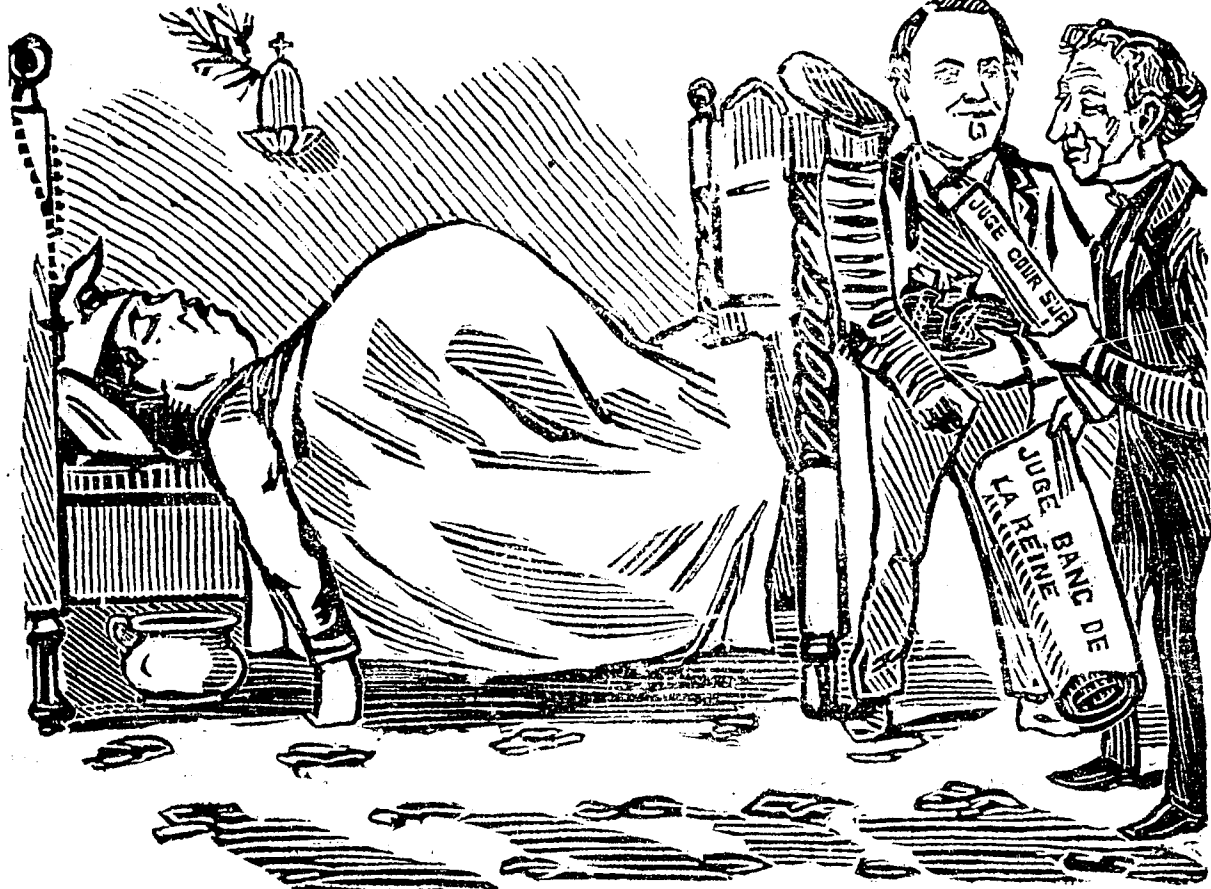
Je vous assure...

Même qu'on a fait une pièce au sujet de lui.

Eh bien, précisément, dit Rodolphe ; c'est Murat.

Mais qu'est-ce que je vous dis de vous en aller à une heure ? s'écria l'obstiné Mouton.

Murat, qui travaillait dans



LES ETRENNES DE MOUSSEAU

SIR JOHN.—Tiens, il a perdu son chausson qui est percé. Impossible d'y mettre ce gros papier. On va essayer ce petit-là.
 LANGEVIN.—J'y mettrais bien de l'argent, mais ça passerait à travers.

une cave, quoi ! Eh bien, une supposition. Est-ce que les Bourbons n'ont pas bien fait de le guillotiner, puisqu'il avait trahi ?

—Qui ? guillotiné ! trahi ! quoi ? s'écria Rodolphe en empoignant à son tour M. Mouton par le bouton de sa redingote.

—Eh bien Murat.

—Mais non, mais non, monsieur Mouton, Marat. Entendons-nous, sacrebleu !

—Certainement. Marat, une canaille. Il a trahi l'empereur en 1815.

C'est pourquoi je dis que tous les journaux sont les mêmes, continua M. Mouton en rentrant dans la thèse de ce qu'il appelait une explication.

Savez-vous ce que je voudrais, moi, monsieur Rodolphe ? Eh bien, une supposition... Je voudrais un bon journal... Ah ! Pas grand... Bon ! et qui ne ferait pas de phrases... La !

—Vous êtes exigeant, interrom-

pit Rodolphe. Un journal sans phrases !

—Eh bien, oui ; suivez mon idée.

—Je tâche.

—Un journal qui dirait tout simplement la santé du roi et les biens de la terre. Car, enfin, à quoi cela sert-il toutes vos gazettes, qu'on n'y comprend rien ? Une supposition : Moi je suis à la mairie, n'est-ce pas ?

Je tiens mon registre, bon ! Eh bien, c'est comme si on venait me dire :

« Monsieur Mouton, vous inscrivez les décès, eh bien, faites ci, faites ça. Eh bien, quoi, ça ? quoi ! ça ? Eh bien, les journaux, c'est la même chose, acheva-t-il pour conclure.

—Évidemment, dit un voisin qui avait compris.

Et M. Mouton, ayant reçu les félicitations de quelques habitués qui partageaient son avis, alla reprendre sa partie de dominos.

—Je l'ai remis à sa place, dit-il

en indiquant Rodolphe, qui était retourné s'asseoir à la même table où se trouvaient Schaubard et Colline.

—Quelle buse ! dit celui-ci aux deux jeunes gens en leur désignant l'employé.

—Il a une bonne tête, avec ses paupières en capote de cabriolet et ses yeux en boule de loto, fit Schaubard en tirant un brûle-gueule merveilleusement ouïotté.

—Parbleu ! Monsieur, dit Rodolphe, vous avez là une bien belle pipe.

—Oh ! j'en ai une plus belle pour aller dans le monde, reprit négligemment Schaubard. Passez-moi donc du tabac, Colline,

—Tiens ! s'écria le philosophe, je n'en ai plus.

—Permettez-moi de vous en offrir, dit Rodolphe, en tirant de sa poche un paquet de tabac qu'il déposa sur la table,

A cette gracieuseté, Colline eut devoir répondre par l'offre d'une tournée de quelque chose.

Rodolphe accepta. La conversation tomba sur la littérature. Rodolphe interrogé sur sa profession déjà trahie par son habit, confessa ses rapports avec les Muses, et fit venir une seconde tournée. Comme le garçon allait remporter la bouteille, Schaubard le pria de vouloir bien l'oublier. Il avait entendu résonner dans l'une des poches de Colline le duo argentin de deux pièces de cinq francs. Rodolphe eut bientôt atteint le niveau d'expansion où se trouvaient les deux amis, et leur fit à son tour ses confidences.

Ils auraient sans doute passé la nuit au café, si on n'était venu les prier de se retirer. Ils n'avaient point fait dix pas dans la rue, et ils avaient mis un quart d'heure pour les faire, qu'ils furent surpris par une pluie torrentielle.

Colline et Rodolphe demeuraient aux deux extrémités opposées de Paris, l'un dans l'Île-Saint-Louis, et l'autre à Montmartre.

Schaubard, qui avait complètement oublié qu'il était sans domicile, leur offrit l'hospitalité.

—Venez chez moi, dit-il, je loge moi près ; nous passerons la nuit à causer littérature et beaux-arts.

Tu feras de la musique, et Rodolphe nous dira de ses vers, dit Colline.

—Ma foi oui, ajouta Schaubard, il faut rire, nous n'avons qu'un emps à vivre.

Arrivé devant sa maison, quo Schaubard eut quelque difficulté à reconnaître, il s'assit un instant sur une borne en attendant Rodolphe et Colline qui étaient entrés chez un marchand de vin encore ouvert, pour y prendre les premiers éléments d'un souper. Quand ils furent de retour, Schaubard frappa plusieurs fois à la porte, car il se souvenait vaguement que le portier avait l'habitude de le faire attendre. La porte s'ouvrit enfin, et le père Durand, plongé dans les douceurs du premier sommeil, et ne se rappelant pas que Schaubard n'était plus son locataire, ne se dérangua aucunement quand celui-ci